

NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

La maison dans la dune, Maxence Van der Meersch, 1932 (extrait)

(...) Il n'y avait plus de sentier. Tom devait suivre maintenant d'étroits passages, des bandes d'herbe, les rives bosselées de ruisseaux limitant les champs. Derrière lui, brusquement, la lune se montra, entre deux nuages noirs déchiquetés par une rafale. Et Tom, dès lors, instinctivement, se baissa, fit plus bas et plus long, se coula d'une allure féline les long des blés et des avoines. Une fois, il s'arrêta encore, il leva la tête par-dessus les tiges d'avoine, il regarda au loin l'immensité des champs, qui, sous la lune, s'éclairaient d'une pâleur spectrale d'au-delà. Et il vit au milieu de ce désert plat et morne, très loin encore, vers la ligne sombre des dunes qui, à droite, fermaient l'horizon, la silhouette d'un homme qui attendait.

Tom fit un long circuit, contourna l'homme, à deux cent mètres de distance, de façon à être sous le vent. Il sut alors qu'il y avait un chien avec l'homme. Et cela lui inspira de la méfiance. Son expérience lui rappelait que ces gens-là, qui attendent, la nuit, avec des armes et des chiens, sont à craindre et à éviter.

Lentement, Tom se coula dans les blés. Il se fit plus petit encore, rasant la terre sous son ventre, écartant du bout de son nez les chaumes, ondulant, s'insinuant, faisant à peine frémir les tiges autour de lui. Dans cette mer ondoyante de verdure, il glissait comme un navire, sans bruit, sans heurt...

Mais brusquement, son nez, qui fendait comme une étrave l'épaisseur des blés, trouva devant lui le vide. Il était arrivé à la limite des champs. Plus loin, il n'y avait qu'une lande nue, pelée, à peine tachée, ça et là, d'une plaque d'herbe courte et roussâtre.

Tom hésita une minute. Il avait à sa droite les dunes, et plus loin la mer. Il eût aimé atteindre cette zone sûre, où les collines de sable le cacheraient. Mais avant, il fallait traverser la campagne dénudée, sous les yeux du douanier. Tom, dans son intelligence de bête, méditait sur ces choses, quand brusquement le chien du douanier le flaira. Tom comprit tout de suite qu'il était éventé. Le chien, là-bas, avait levé la tête, pointé les oreilles, humé le vent. Et il grogna, il leva les yeux vers son maître.

— Va, Dick ! cria l'homme.

Et, suivi de loin par le douanier, Dick s'élança, avec la rage d'une bête méchante enfin libérée, vers l'ennemi deviné.

Tom eut peur. Il entra dans le champ, se tapit, essaya de se dissimuler. Mais il était découvert. D'un seul bond, Dick plongeait dans les blés, et là, se dressait sur les pattes de derrière pour retrouver la place où se cachait l'ennemi. Tom comprit qu'il lui fallait accepter le combat. Il se releva, se campa d'aplomb sur ses fortes pattes, endurcies par son rude métier. Et, sans même qu'il le voulût, le poil de son échine se hérissa, ses babines se relevèrent, il fut prêt pour la bataille.

L'ennemi arrivait. Ils furent face à face, hésitèrent, tournèrent en rond, l'un autour de l'autre. Et brutalement, Dick se décida, se lança, les crocs en avant. Il happa le vide. Tom s'était dérobé, glissait de côté, et, au passage, en tournant brusquement la tête, déchirait longuement le flanc de l'adversaire. Dick hurla de rage. Et d'une volte-face, il fit de nouveau front à Tom, avant que celui-ci eût pu le happer à la gorge. Et là-bas, le douanier accourait. Alors Tom fit demi-tour et se sauva, sachant que, si l'homme arrivait à portée, tout était fini. L'adversaire, enragé de voir sa proie s'enfuir, s'élança par derrière, lui sauta sur l'échine, essaya de lui enfoncer ses canines dans l'épaule. Mais l'énorme sac de tabac protégeait Tom. Dick ne trouvait pas de prise, sur cet amas inconsistant, que ses mâchoires mordaient vainement. Tom, pendant ce temps, l'entraînait plus loin dans le champ de blé. Et quand il jugea être assez loin du maître, sans un grondement, sans un avertissement, il ralentit sa course et planta, de côté, ses crocs dans la gorge de son ennemi.

NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

Ils roulèrent par terre, mêlés en une bagarre furieuse. Dick étouffait, se débattait, avec la fureur de se sentir mourir. Il se tordait, donnait de terribles secousses. Tom, entravé par son ballot, manquait de souplesse, tardait à se remettre sur pied quand un heurt le jetait sur le dos. Et Dick put se libérer. Ce fut alors une mêlée confuse. Tom dessous, Dick dessus, lui mordant le ventre, lui arrachant des lambeaux de peau. Ils grondaient sauvagement, soufflaient, râlaient. Jusqu'au moment où Tom put happer la patte de devant de l'ennemi, un peu au dessous de l'épaule. Sous ses molaires, l'os fléchit avec un long craquement de bois sec, et cassa net.

Dick s'arrêta, cessa de mordre, hurla une plainte qui traîna sinistrement avant de s'éteindre. Tom, déjà, était debout, et filait dans les blés. Il atteignit de nouveau la zone dénudée, la lande stérile où le douanier accourait. Il vit l'homme s'arrêter, il sut ce qu'il allait faire. Et il allongea encore ses bonds, il se lança en avant avec de prodigieuses détentes des jarrets. Il y eut un coup de feu. Quelque chose frappa rudement Tom, au milieu d'un bond sauvage, le fit rouler par terre. Mais il ne sentait rien. La balle avait seulement traversé l'épais matelas de tabac qu'il portait sur le dos. Et tout de suite relevé, il repartit, il atteignit les premiers vallonnements des dunes ; là, il ne courut plus, il s'arrêta derrière un buisson maigre qui croissait sur le sable, et il regarda. Il vit le douanier qui s'approchait de son chien. La bête mutilée hurlait toujours. Un second coup de feu. Les hurlements cessèrent.

Tant que la lune ne fut pas de nouveau cachée par un nuage, Tom attendit. Puis une ombre immense courut sur l'étendue déserte. Un nuage passait. Et Tom, alors, quitta sa cachette, et s'enfonça dans les dunes.

Il courut longtemps encore. Il escaladait des collines, descendait en des replis aux pentes raides, remontait, découvrait pour un instant la houle morte et illimitée des dunes, puis plongeait de nouveau. Il frôlait les buissons d'épines, courait dans l'herbe sèche que le vent agitait de frissons rudes.

Son flair infailible lui indiqua un nouveau douanier, un peu plus loin. Pour l'éviter, il dut se rapprocher de la mer. Et dès lors, il suivit la grève, il courut inlassablement sur le sable mouillé, ferme sous ses pattes, où la marée montante déposait en bruissant des paquets d'écume sale. Un vent violent soufflait. Au ciel d'un étrange bleu pur des nuages fuyaient, masses tourmentées à travers lesquelles brillait une lune froide. Elle frangeait d'argent la crête des vagues, elle plaquait d'étonnant contrastes de lumière et d'ombre sur les dunes, inondait la grève sans fin d'un rayonnement blafard, qui pâlisait le sable jaune. Et là, suivant la ligne du flot, projetant sur le sol une ombre nette et vigoureuse, Tom allongea inlassablement son pas régulier et rapide, trottait vite et sans effort, soufflant à peine, capable d'aller ainsi des heures et des heures, avec la même aisance. Autour de lui, emplissant l'espace, le vent passait, avec un chant monotone et soutenu. Et dans les intervalles de silence, on n'entendait plus que la basse profonde et majestueuse des vagues, qui du plus loin de la haute mer accouraient, pressées et régulières, pleines d'une puissance formidable et contenue. Elles semblaient toute converger vers Tom, elles venaient mollement mourir à ses pieds, sur la grève, et parfois lui léchaient doucement les pattes, avec un frémissement d'eau mousseuse.

Vers le milieu de la nuit, Tom, à travers les dunes, regagnait la maison de son maître. Et « déblaté », délivré de ses dix-huit kilos de tabac de contrebande, il avalait avec un appétit joyeux une énorme platée de chair de cheval et de son, avant de s'en aller dormir.

(...)

Éléments biographiques

Maxence Van der Meersch est né le 4 mai 1907 à Roubaix. Fils de bourgeois, il avait une fascination pour le peuple. Il connut la gloire de son vivant : il reçut le prix Goncourt en 1936 pour L'Empreinte de Dieu et son dernier best-seller, Corps et Ames, fut traduit en treize langues.



NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

*Elève brillant, il suit des études de droit. En 1927, il tombe amoureux de Thérèse Denis, une jeune ouvrière. Maxence s'installe avec sa concubine à Wasquehal. En 1929 Thérèse donne naissance à une petite fille, Sarah. Le premier roman, *La Maison dans la Dune* est publié en 1932. En 1934, le jeune avoué est admis au barreau de Lille. Ses clients lui fournissent plus matière à roman qu'à brillantes plaidoiries. Car ils ne savent pas ce qu'ils font, *Quand les sirènes se taisent* (célèbre description des grèves ouvrières à Roubaix), *Le Péché du Monde*, *Invasion 14...* Les romans se suivent et du succès d'estime, Van Der Meersch passe à la consécration. *Pêcheurs d'hommes*, roman sur la JOC, paraît au début de la guerre. En 1943, *Corps et Ames*, pamphlet contre la médecine se vend au marché noir. A la libération, il connaît des tirages énormes.*

Van der Meersch a toujours rejeté la société littéraire parisienne. A la capitale, il a préféré son Nord natal. Après la guerre, le romancier qui souffre d'insuffisance respiratoire élit domicile au Touquet. Il meurt le 14 janvier 1951 à l'âge de 43 ans.

NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

Ramuntcho, Pierre Loti, 1898 (extrait)

Minuit, une nuit d'hiver noire comme l'enfer, par grand vent et pluie fouettante. Au bord de la Bidassoa, au milieu d'une étendue confuse au sol traître qui éveille des idées de chaos, parmi des vases où leurs pieds s'enfoncent, des hommes charrient des caisses sur leurs épaules et, entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, viennent tous les jeter dans une longue chose, plus noire que la nuit, qui doit être une barque, — une barque suspecte et sans fanal, amarrée près de la berge.

C'est encore la bande d'Itchoua, qui cette fois va opérer par la rivière. On a dormi quelques moments, tous habillés, dans la maison d'un receleur qui habite près de l'eau, et, à l'heure voulue, Itchoua, qui ne ferme jamais qu'un seul de ses yeux, a secoué son monde ; puis, on est sorti à pas de loup, dans les ténèbres, sous l'ondée froide propice aux contrebandes.

En route maintenant, à l'aviron, pour l'Espagne dont les feux d'aperçoivent au loin, brouillés par la pluie. Il fait un temps déchaîné ; les chemises des hommes sont déjà trempées, et, sous les bérets enfoncés jusqu'aux yeux, le vent cingle les oreilles. Cependant, grâce à la vigueur des bras, on allait vite et bien, quant tout à coup apparaît dans l'obscurité quelque chose comme un monstre qui s'approcherait en glissant sur les eaux. Mauvaise affaire ! C'est le bateau de ronde qui promène chaque nuit les douaniers d'Espagne. En hâte, il faut changer de direction, ruser, perdre un temps précieux quand on est déjà en retard.

Enfin pourtant les voici arrivés sans encombre tout près de la rive espagnole, parmi les grandes barques de pêche qui, les nuits de tourmente, dorment là sur leurs chaînes, devant le « Marine » de Fontarabie. C'est l'instant grave. Heureusement la pluie leur est fidèle et tombe encore à torrents. Tout baissés dans leur canot pour moins paraître, ne parlant plus, poussant du fond avec les rames pour faire moins de bruit, ils s'approchent doucement, avec des temps d'arrêt sitôt qu'un rien leur a paru bouger, au milieu de tant de noir diffus et d'ombre sans contours.

Maintenant les voici tapis contre l'une de ces grandes barques vides, presque à toucher la terre. Et c'est le point convenu, c'est là que les camarades de l'autre pays devraient se tenir pour les recevoir et pour emporter leurs caisses jusqu'à la maison de recel... Personne, cependant ! Où donc sont-ils ?... Les premiers moments se passent dans une sorte de paroxysme d'attente et de guet, qui double la puissance de l'ouïe et de la vue. Les yeux dilatés et les oreilles tendues, ils veillent, sous le ruissellement monotone de la pluie... Mais où sont-ils donc, les camarades d'Espagne ? Sans doute l'heure est passée, à cause de cette maudite ronde de douane qui a dérangé tout le voyage, et, croyant le coup manqué pour cette fois, ils seront repartis...

Des minutes encore s'écoulaient, dans la même immobilité et le même silence. On distingue, alentour, les grandes barques inertes, comme des cadavres de bêtes qui flotteraient, et puis, au-dessus des eaux, un amas d'obscurités du ciel et qui sont les maisons, les montagnes de la rive... Ils attendent, sans un mouvement ni une parole. On dirait des bateliers-fantômes, aux abords d'une ville morte.

Peu à peu la tension de leurs sens faiblit, une lassitude leur vient, avec un besoin de sommeil — et ils dormiraient là même, sous cette pluie d'hiver, si le lieu n'était pas si dangereux. Itchoua alors tient conseil tout bas, en langue basque, avec les deux plus anciens, et ils décident de faire une chose hardie.

NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

Puisqu'ils ne viennent pas, les autres, eh bien ! tant pis, on va tenter d'y aller, de porter jusqu'à la maison, là-bas, les caisses de contrebande. C'est terriblement risqué, mais ils l'ont mis dans leur tête et rien ne les arrêtera plus.

- Toi, dit Itchoua à Raymond, avec sa manière à lui qui n'admet pas de réplique, toi, mon petit, tu seras celui qui gardera la barque, puisque tu n'es jamais venu dans le chemin où nous allons ; tu l'amarreras tout contre terre, mais d'un tour pas trop solide, tu m'entends, pour être prêt à filer dans bruit si les carabiniers arrivent.

Donc, ils s'en vont, tous les autres, les épaules courbées sous leurs lourdes charges ; les frôlements à peine perceptibles de leur marche se perdent tout de suite sur le quai désert et si noir, au milieu des monotones bruissements de l'averse. Et Ramuntcho, resté seul, s'accroupit au fond de son canot pour moins paraître, s'immobilise à nouveau, sous l'arrosage incessant d'une pluie qui tombe maintenant régulière et tranquille.

Ils tardent à revenir, les camarades, — et par degrés, dans cette inaction et ce silence, un engourdissement irrésistible le gagne, presque un sommeil. Mais voici qu'une longue forme, plus sombre que tout ce qui est sombre, passe à ses côtés, passe très vite, — toujours dans ce même silence absolu qui demeure comme la caractéristique de cette entreprise nocturne : une des grandes barques espagnole !... Cependant, songe-t-il, puisque toutes sont à l'ancre, puisque celle-ci n'a ni voiles ni rameurs... alors, quoi ?... c'est que c'est moi-même qui passe !... Et il a compris : son canot était trop légèrement amarré, et le courant, très rapide ici, l'entraîne, — et il est déjà loin, filant vers l'embouchure de la Bidassoa, vers les brisants, vers la mer...

Une anxiété vient l'étreindre, presque une angoisse... Que faire ?... Et, ce qui complique tout, il faut agir sans un cri d'appel, sans un bruit, car, tout le long de cette côte qui semble le pays du vide et des ténèbres, il y a des carabiniers, échelonnés en cordon interminable et veillant chaque nuit sur l'Espagne comme sur une terre défendue... Il essaie, avec une des longues rames, de pousser du fond pour revenir en arrière ; — mais il n'y en a plus de fond ; ils ne trouvent que l'inconsistance de l'eau fuyante et noire, il est déjà dans la passe profonde... Alors, ramer coûte que coûte et tant pis !...

A grand'peine, la sueur au front, il ramène seul contre le courant la barque pesante, inquiet, à chaque coup d'aviron, du petit grincement révélateur, qu'une ouïe fine là-bas pourrait si bien percevoir. Et puis, on n'y voit plus rien, à travers la pluie plus épaisse qui brouille les yeux ; il fait noir, noir comme dans les entrailles de la terre où le diable demeure. Il ne reconnaît plus le point de départ où doivent l'attendre les autres, dont il aura peut-être causé la perte ; il hésite, il s'arrête, l'oreille tendue, les artères bruissantes, et se cramponne, pour réfléchir, à l'une des grandes barques d'Espagne... Quelque chose alors s'approche, glissant comme avec des précautions infinies à la surface de l'eau à peine remuée : une ombre humaine, dirait-on, une silhouette debout, — un contrebandier, sûrement, pour faire si peu de bruit ! L'un l'autre ils se devinent, et, Dieu merci ! c'est bien Arrochkoa ; Arrochkoa, qui a détaché un frêle canot espagnol pour aller à sa rencontre... Donc, la jonction entre eux est opérée et ils sont probablement sauvés tous, encore une fois !

Mais Arrochkoa, en l'abordant, profère d'une voix sourde et mauvaise, d'une voix serrée entre ses dents de jeune félin, une de ses suite d'injures qui appellent la réplique immédiate et sonnent comme une invitation à se battre... C'était si imprévu, que la stupeur d'abord immobilise Raymond, retarde la montée du sang à sa tête vive... Est-ce bien cela que son ami vient de dire, et sur un tel ton d'indéniable insulte !...

NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

- Tu as dit ?
— Dame !... — reprend Arrochkoa, un peu radouci tout de même, et sur ses gardes, observant dans les ténèbres les attitudes de Ramuntcho. — Dame ! tu as manqué de nous faire prendre tous, maladroit que tu es !...

Cependant les silhouettes des autres surgissent s'un canot voisin.

- Ils sont là, continue-t-il, arme ton aviron, rapprochons-nous d'eux !

Et Ramuntcho se rassied à sa place de rameur, les tempes chaudes de colères, les mains tremblantes... Non, d'ailleurs... c'est le frère de Gracieuse : tout serait perdu s'il se battait avec lui ; à cause d'elle, il courbera la tête et ne répondra rien.

Maintenant leur barque s'éloigne à force de rames, les emmenant tous ; le tour est joué. Il était temps ; deux voix espagnoles vibrent sur la rive noire : deux carabiniers, qui sommeillaient dans leur manteau et que le bruit a réveillé !... Et ils commencent à héler cette barque fuyante et sans fanal, moins aperçue que soupçonnée, perdue tout de suite dans l'universelle confusion nocturne.

- Trop tard, les amis ! ricane Itchoua, en ramant à outrance. Hélez à votre aise, à présent, et que le diable vous réponde !

Le courant les aide ; ils s'éloignent dans l'épaisse obscurité avec la vitesse des poissons. Ouf ! Maintenant ils sont dans les eaux françaises, en sécurité. (...)

Éléments biographiques

Né en 1850, Pierre Loti (Julien Viaud de son vrai nom) fut officier de marine, grand voyageur et surtout romancier. Son œuvre, souvent autobiographique, nous conduit en Turquie (Aziyadé), au Sénégal (Le roman d'un spahi) ou au Japon (Madame Chrysanthème) dont le succès fut immense et qui inspira à Puccini, Madame Butterfly.

Il a aussi voyagé de l'Égypte à Tahiti en passant par l'Inde... Le cadre de ses romans n'a pas toujours été aussi exotique, avec Pêcheurs d'Islande il décrit la vie des pêcheurs bretons, ou Ramuntcho, dont l'action se situe au Pays Basque où il termine sa vie.

Lorsqu'en décembre 1891, Pierre Loti prend le commandement de la canonnière Le Javelot, c'est la fin de ses navigations. La canonnière stationne à la base navale de la Bidassoa, à Hendaye.

Jusqu'à la fin de ce premier commandement, en juin 1893 - et durant le second qui durera de mai 1896 à janvier 1898 - , il a tout le loisir de visiter la région et de surveiller la Bidassoa depuis la maison de fonction qu'il occupe au bord de l'estuaire. Maison sans grande grâce, dénommée Bakhar-Etchea (la maison du solitaire), étroite et haute, avec un petit jardin. Il la loue en 1894 et en devient propriétaire en 1904. Ce qu'il découvre des us et coutumes des habitants de la région fournira la matière de son roman Ramuntcho. Il décède dans cette maison le 10 juin 1923.

NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

Les Douaniers, Alphonse Daudet **1869**

Le bateau *L'Émilie*, de Porto-Vecchio, à bord duquel j'ai fait ce lugubre voyage aux îles Lavezzi, était une vieille embarcation de la douane, à demi pontée, où l'on n'avait pour s'abriter du vent, des lames, de la pluie, qu'un petit rouf goudronné, à peine assez large pour tenir une table et deux couchettes. Aussi il fallait voir nos matelots par le gros temps. Les figures ruisselaient, les vareuses trempées fumaient comme du linge à l'étuve, et en plein hiver les malheureux passaient ainsi des journées entières, même des nuits, accroupis sur leurs bancs mouillés, à grelotter dans cette humidité malsaine ; car on ne pouvait pas allumer de feu à bord, et la rive était souvent difficile à atteindre... Eh bien, pas un de ces hommes ne se plaignait.

Par les temps les plus rudes, je leur ai toujours vu la même placidité, la même bonne humeur. Et pourtant quelle triste vie que celle de ces matelots douaniers !

Presque tous mariés, ayant femme et enfants à terre, ils restent des mois dehors, à louvoyer sur ces côtes si dangereuses. Pour se nourrir ils n'ont guère que du pain moisi et des oignons sauvages. Jamais de vin, jamais de viande, parce que la viande et le vin coûtent cher et qu'ils ne gagnent que cinq cents francs par an ! Cinq cents francs par an ! Vous pensez si la hutte doit être noire là-bas à la marine, et si les enfants doivent aller pieds nus !... N'importe ! Tous ces gens là paraissent contents. Il y avait à l'arrière, devant le rouf, un grand baquet plein d'eau de pluie où l'équipage venait boire, et je me rappelle que, la dernière gorgée finie, chacun de ces pauvres diables secouait son gobelet avec un « Ah ! » de satisfaction, une expression de bien-être à la fois comique et attendrissante.

Le plus gai, le plus satisfait de tous, était un petit Bonifacien hâlé et trapu qu'on appelait Palombo. Celui-là ne faisait que chanter, même dans les plus gros temps. Quand la lame devenait lourde, quand le ciel assombri et bas se remplissait de grésil, et qu'on était là tous, le nez en l'air, la main sur l'écoute, à guetter le coup de vent qui allait venir, alors, dans le grand silence et l'anxiété du bord, la voix tranquille de Palombo commençait : *Non, monseigneur C'est trop d'honneur Lisette est sa... age, Reste au villa... age...* Et la rafale avait beau souffler, faire gémir les agrès, secouer et inonder la barque, la chanson du douanier allait son train, balancée comme une mouette à la pointe des vagues. Quelquefois le vent accompagnait trop fort, on n'entendait plus les paroles ; mais, entre chaque coup de mer, dans le ruissellement de l'eau qui s'égouttait, le petit refrain revenait toujours : *Lisette est sa... age, Reste au villa... age...*

Un jour, pourtant, qu'il ventait et pleuvait très fort, je ne l'entendis pas. C'était si extraordinaire, que je sortis la tête du rouf :

– Eh ! Palombo, on ne chante donc plus ?

Palombo ne répondit pas. Il était immobile, couché sur son banc. Je m'approchai de lui. Ses dents claquaient ; tout son corps tremblait de fièvre. - Il a une *pountoura*, me dirent ses camarades tristement.

Ce qu'ils appellent *pountoura*, c'est un point de côté, une pleurésie. Ce grand ciel plombé, cette barque ruisselante, ce pauvre fiévreux roulé dans un vieux manteau de caoutchouc qui luisait sous la pluie comme une peau de phoque, je n'ai jamais rien vu de plus lugubre. Bientôt le froid, le vent, la secousse des vagues, aggravèrent son mal. Le délire le prit ; il fallut aborder.

NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

Après beaucoup de temps et d'efforts, nous entrâmes vers le soir dans un petit port aride et silencieux qu'animait seulement le vol circulaire de quelques gouailles. Tout autour de la plage montaient de hautes roches escarpées, des maquis inextricables d'arbustes verts, d'un vert sombre, sans saison. En bas, au bord de l'eau, une petite maison blanche à volets gris : c'était le poste de la douane. Au milieu de ce désert, cette bâtisse de l'État, numérotée comme une casquette d'uniforme, avait quelque chose de sinistre. C'est là qu'on descendit le malheureux Palombo. Triste asile pour un malade ! Nous trouvâmes le douanier en train de manger au coin du feu avec sa femme et ses enfants. Tout ce monde-là vous avait des mines hâves, jaunes, des yeux agrandis, cerclés de fièvre. La mère, jeune encore, un nourrisson sur les bras, grelottait en nous parlant.

– C'est un poste terrible, me dit tout bas l'inspecteur Nous sommes obligés de renouveler nos douaniers tous les deux ans. La fièvre des marais les mange...

Il s'agissait cependant de se procurer un médecin. Il n'y en avait pas avant Sartène, c'est-à-dire à six ou huit lieues de là. Comment faire ? Nos matelots n'en pouvaient plus ; c'était trop loin pour envoyer un des enfants. Alors la femme, se penchant dehors, appelant :

– Cecco !... Cecco !

Et nous vîmes entrer un grand gars bien découplé, vrai type de braconnier ou de banditto, avec son bonnet de laine brune et son pelone en poil de chèvre. En débarquant je l'avais déjà remarqué, assis devant la porte, sa pipe rouge aux dents, un fusil entre les jambes ; mais, je ne sais pourquoi, il s'était enfui à notre approche. Peut-être croyait-il que nous avions des gendarmes avec nous.

Quand il entra, la douanière rougit un peu.

– C'est mon cousin... nous dit-elle. Pas de danger que celui-là se perde dans le maquis.

Puis elle lui parla tout bas, en montrant le malade. L'homme s'inclina sans répondre, sortit, siffla son chien, et le voilà parti, le fusil sur l'épaule, sautant de roche en roche avec ses longues jambes.

Pendant ce temps-là les enfants, que la présence de l'inspecteur semblait terrifier finissaient vite leur dîner de châtaignes et de bruccio. Et toujours de l'eau, rien que de l'eau sur la table ! Pourtant, c'eût été bien bon, un coup de vin, pour ces petits. Ah ! misère ! Enfin la mère monta les coucher ; le père, allumant son falot, alla inspecter la côte, et nous restâmes au coin au feu à veiller notre malade qui s'agitait sur son grabat, comme s'il était encore en pleine mer, secoué par les lames. Pour calmer un peu sa *pountoura*, nous faisons chauffer des galets, des briques qu'on lui posait sur le côté. Une ou deux fois, quand je m'approchai de son lit, le malheureux me reconnut, et, pour me remercier, me tendit péniblement la main, une grosse main râpeuse et brûlante comme une de ces briques sorties du feu...

Triste veillée ! Au-dehors, le mauvais temps avait repris avec la tombée du jour, et c'était un fracas, un roulement, un jaillissement d'écume, la bataille des roches et de l'eau.

De temps en temps, le coup de vent du large parvenait à se glisser dans la baie et enveloppait notre maison. On le sentait à la montée subite de la flamme qui éclairait tout à coup les visages mornes des matelots, groupés autour de la cheminée et regardant le feu avec cette placidité d'expression que donne l'habitude des grandes étendues et des horizons pareils. Parfois aussi, Palombo se plaignait doucement. Alors tous les yeux se tournaient vers le coin obscur où le pauvre camarade était en train de mourir,



NUIT DE L'EMBUSCADE

Samedi 17 mai à partir de 22 heures

loin des siens, sans secours ; les poitrines se gonflaient et l'on entendait de gros soupirs. C'est tout ce qu'arrachait à ces ouvriers de la mer, patients et doux, le sentiment de leur propre infortune. Pas de révoltes, pas de grèves. Un soupir et rien de plus !... Si, pourtant, je me trompe. En passant devant moi pour jeter une bourrée au feu, un d'eux me dit tout bas d'une voix navrée :

– Voyez-vous, monsieur... on a quelquefois beaucoup du tourment dans notre métier !...

Éléments biographiques

Né à Nîmes en 1840, Alphonse Daudet fit ses études secondaires à Lyon. Jeune provincial monté à Paris, il y connut des débuts difficiles. Il occupait le poste de secrétaire auprès du duc de Morny, personnage influent du second Empire, quand celui-ci mourut subitement, en 1865 : cet événement fut le tournant décisif de la carrière de Daudet. Dès lors, ce dernier ne se consacra plus qu'à l'écriture, non seulement comme chroniqueur - notamment au Figaro - mais aussi comme romancier. C'est après un voyage en Provence qu'il commença à rédiger les premiers textes des Lettres de mon moulin. Daudet obtint de Villemessant, le directeur du journal l'Événement, de publier en feuilleton ses Lettres pendant tout l'été 1866, sous le titre de Chroniques provinciales. C'est ce feuilleton, remanié et augmenté, qui constitua le recueil des Lettres de mon moulin en 1869 dans lequel figure la nouvelle